

de coquillages, les vitrines, qui présentent toutes des différences assez appréciables et qu'on ne trouve absolument que dans ces îles : n'est-ce pas là la preuve qu'il y aurait d'abord un type unique qui s'est peu à peu modifié ?

Comparons les singes d'Afrique et ceux d'Amérique. Chez les uns, toutes les variétés ont trente-deux dents, comme chez l'homme : chez les autres toutes les variétés ont trente-quatre dents et une queue très longue, et ces variétés sont absolument localisées dans chacune de ces parties du monde. — N'est-ce pas là saisir sur le fait un type unique qui, en conservant des caractères spéciaux, s'est transformé en diverses variétés.

Ces localisations en disent long sur la réalité de nos théories : en voulez-vous une démonstration tangible ? Voyez ce que font les éleveurs anglais ; ils veulent une race de bœufs de labour, et ils réussissent à produire un animal dont le squelette, la charpente présente une vigueur exceptionnelle ; ils veulent un bœuf destiné à l'alimentation, et ils obtiennent un animal où les parties osseuses, où les cornes sont réduites au minimum, et où la chair elle-même prend un développement véritablement extraordinaire.

Passons dans un autre domaine : c'est en ce moment la saison des chrysanthèmes, voyez un peu ce que les jardiniers ont réussi à faire, et là encore on ne saisit pas sur le fait de véritables transformations. Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer — ce que nous avons fait toujours et partout — les innombrables preuves d'une théorie, qui, en Allemagne et en Angleterre, ne rencontre plus maintenant que bien peu d'adversaires.

D'autres darwiniens prendront peut-être la parole à cette place, et la question n'en sera pas sans doute pour cela résolue. Elle flottera toujours entre MM. Faye et Blanchard qui doutent — et MM. Letourneau et de Mortillet qui croient.

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

COMMENT FREDERIC PONTO

TRENTE CAMPAGNES, VINGT BLESSURES

NE DEVINT PAS MARÉCHAL DE FRANCE

Mais le colonel secoue la tête, il lui paraît inutile de se révolter contre le destin, il y a des générations sacrifiées. Il a confusément le sentiment d'une fatalité inéluctable qui pèse sur l'homme ; depuis longtemps se sont envolées les vagues idées humanitaires des premiers temps de la République ; il ne croit plus guère à ces grands mouvements qui, dans le sang et les larmes, à travers les résistances, préparent aux peuples un avenir plus heureux ; non, il croit à la brutalité, au déchaînement de l'animal humain sous la direction de quelque grand carnassier supérieur, qui n'est au fond d'aucune race ni d'aucun pays et qui obéit lui-même à un instinct.

— Nous n'avons que des neveux, nous autres ! dit-il en regardant les enfants de Dine.

— Espérons qu'ils seront plus heureux que vous,

répondit tristement Dine, et que vos guerres ne vont pas me les prendre aussi !

Le colonel jeta un regard circulaire autour de lui dans la petite pièce claire et nue où tout respirait le calme et la paix, le travail et la prospérité.

— Je ne vois pas mon fusil, fit-il.

— Ton fusil d'honneur, dit Jean-Baptiste, Dine l'a caché.

— C'est juste, à cause de l'ennemi ?

— Non ! fit Dine, l'ennemi n'était pas encore chez nous, il y a deux ans ! Mais quand j'ai vu mes enfants grandir et les guerres continuer, toujours, toujours, et prendre tous les garçons dès qu'ils arrivaient à l'âge d'homme, ce fusil-là m'a fait peur et horreur à la fois ! Chaque fois que mes yeux tombaient sur lui, mon cœur me sautait dans les flancs. . . . Je l'ai caché ! Et tu m'en voudras peut-être, Frédéric, j'ai défendu à Jean-Baptiste d'en parler. . .

— Ah ! oui, dit Jean-Baptiste, tous les ans les garçons de la commune s'en vont, et jamais il n'en revient maintenant, sauf un de temps en temps avec une jambe ou un bras de moins ! Il n'y a plus chez nous que des pères et des mères sans enfants ou des filles sans maris. . . . C'est tout ce que ton empereur a laissé ! . . .

— Mon empereur, dit Frédéric. Ah ! j'ai fait comme les autres, je l'ai suivi avec enthousiasme autrefois ; mais comme je me le reproche ! Il est à bas aujourd'hui et la France avec lui ; je ne peux pas me retirer de la bagarre au moment suprême. . . .

— On dit qu'il est pris, tant mieux, s'écria Dine : l'ennemi, c'est lui ! Les tueries continueront tant qu'il sera là ! Cinq conscriptions l'année dernière et une cette année ! Tous les garçons depuis dix-huit ans ont été enlevés ; il y en a qui se sont rachetés quatre fois et qui sont partis tout de même. . . . Pourvu qu'il ne mange pas les miens !

— Regarde mes soldats, dit le colonel, il n'y en a pas dix qui aient plus de vingt ans ! . . .

— Depuis la grande conscription de janvier 1813, à chaque appel les conscrits du pays font chanter la messe des morts et creuser une fosse dans le cimetière, et tous l'un après l'autre y descendent, au milieu des pleurs de tout le monde, pères, mères, sœurs et frères dont le tour viendra bientôt. Après cette messe, ils trouvent sur la place les conscrits du canton, qui en ont fait autant dans leurs villages, et tous partent en chantant :

Napoléon nous appelle,
Il nous faut mourir !

On entend le refrain s'en aller sur la route ; il s'éloigne, il diminue, on pleure et c'est fini ! Jamais on ne les entendra, jamais on ne les reverra, jamais, jamais !

Ils restèrent encore silencieux. Puis le colonel, passant la main sur son front, se leva.

— Il faut partir ! dit-il.

— Déjà ! s'écrièrent Dine et Jean-Baptiste.

— Il le faut ! mais tout est fini maintenant, on dit Napoléon prisonnier et Paris pris. . . . Encore quelques jours, quelques combats peut-être, et les survivants reviendront. . . . Que ferai-je ? je n'en sais rien. . . . je reviendrai ici vous revoir et revoir vos enfants. . . . Allons, adieu !

Au dehors, les petits soldats s'alignaient péniblement,